

Abraham le croyant

« *Abram mit sa foi dans le SEIGNEUR ; il le lui compta comme justice.* » Gn 15.6

Etudions aujourd'hui quelques-uns des aspects de la vie d'un homme hors normes, le père des croyants.

* *
*

Abram¹ vit avec sa famille en Mésopotamie (Gn 11.26-31). Dieu lui dit : « va-t'en de ton pays, du lieu de tes origines et de la maison de ton père, vers le pays que je te montrerai. » (Gn 12.1) Quel bouleversement ! Quitter son pays, ses racines, ses habitudes, son confort, devenir un étranger, un voyageur, tant au point de vue social que mental, religieux ou spirituel, sortir d'une ancienne façon de penser et de vivre pour aller vers un pays et un avenir inconnus. Vocation, Abram dit oui à l'appel ; conversion, il tourne le dos à son passé ; consécration², il accepte une mise à part pour une tâche spéciale. **Principe n° 21 : Le chemin du salut passe par un appel à une conversion, à une rupture avec une certaine manière de vivre. P. n° 22 : Le salut, c'est répondre à cette vocation, faire confiance à Dieu et commencer avec lui une existence nouvelle. P. n° 23 : Le salut n'est pas la recherche d'un avantage personnel ; c'est une mise à part, une consécration, pour une tâche spéciale et source de bénédictions pour d'autres.**

*

¹ C'est un sémite mais un *goy* (nations, Gn 10.31), un païen. Cela ne doit pas surprendre : l'existence des juifs, descendants d'Israël, est plus tardive (2R 16.6). Abram sera le premier Hébreu (Gn 14.13), nom signifiant *un de l'autre côté*, vraisemblablement sous-entendu du fleuve, peut-être de l'Euphrate.

² C'est-à-dire être saint (Lv 19.2) en vertu d'un appel (cf. Rm 1.7).

La foi, *prise de risque*, n'est pas la recherche d'un profit. C'est néanmoins une immense grâce, une opportunité de vivre une existence, non de facilités, mais de bénédictions (12.2,3). La tournure hébraïque « va vers toi, va pour toi » sonne « comme une directive de l'esprit humain en quête de sa propre essence [...] mets-toi en chemin vers toi-même³ ». Aller vers soi, c'est accepter de se laisser construire et aussi déconstruire ; c'est discerner la facette lumineuse et la part d'ombre que tout être porte en soi, c'est développer la première et apprivoiser la seconde.

*

Facette lumineuse. Abram sait que Dieu l'appelle. Homme de foi, il se lance sans hésiter dans l'aventure et s'abandonne avec confiance au projet divin. Abram en marche, converti, est un croyant. C'est aussi un homme de paix ; pour régler un conflit entre bergers, il laisse à Loth la préséance (13.9). Quand celui-ci est fait prisonnier, Abram se révèle un chef courageux qui, à la tête d'une armée de fortune (14.14), attaque les ravisseurs. C'est enfin un homme d'une grande piété qui invoque le nom de Dieu, le contemple en extase (15.1), le voit (17.1), lui parle souvent et construit de nombreux autels⁴. À Malki-Tsédeq, prêtre du Dieu Très-Haut, il rend la dîme. L'intensité de sa communion avec Dieu se révèle aussi dans sa plaidoirie⁵ pour Sodome (18.23-33). **P. n° 24 : Le salut, c'est vivre de telle ma-**

³ R. DRAÏ, *Abraham*, Paris, Fayard, 2007, p. 118.

⁴ Gn 12.7,8 ; 13.18 ; 22.9 ; 26.25.

⁵ Avec Jérémie (5.1) une vérité christologique va enfin devenir accessible à la conscience humaine, plus de mille ans après Abraham, Dieu acceptera de pardonner non pour *dix* mais pour *un* seul juste.

nière que ce soit une croissance dans la foi, la piété, la paix, l'intercession. Par deux fois, Dieu scelle avec lui une alliance. La première (15.18), à la suite de sa foi en la promesse d'un héritier, est l'occasion d'une déclaration essentielle, synthèse de l'expérience passée et future du patriarche : « Abram mit sa foi dans le Seigneur ; il le lui compta comme justice. » (15.6) Ce sera un des piliers théologiques du NT. **P. n° 25 : Vivre par la foi est une expérience renouvelée, quotidienne, de justification et d'engagement dans l'alliance de Dieu.** La seconde alliance confirme la bénédiction promise (17.9). Son nouveau nom, Abraham, et la circoncision, en sont les signes. L'ex-incirconcis va devenir le père des juifs et le père des croyants (Rm 4.11,12).

Que dit l'Écriture ? Abraham crut à Dieu, et cela lui fut compté comme justice. Rm 4.3

*

Mais aller vers soi et vers les autres, c'est aussi reconnaître ses propres opacités ou ses fêlures, et les combattre. Quel est donc ce double obscur qu'Abram, comme tout homme, cache en lui ? Bien sûr il n'est plus tout à fait le même que celui d'avant l'appel de Dieu. Il est dans un processus de foi, de vie, de conscience. Pourtant être justifié, consacré, saint, ne veut pas dire être *parfait*, impeccable, au sens absolu où nous l'entendons parfois. Abram, même devenu Abraham, reste un homme avec ses lacunes, ses erreurs sur Dieu, ses cécités sur lui-même, ses oublis de l'autre. La Bible ne le dissimule pas. Par deux fois, il présente sa femme comme sa sœur et la livre au seigneur du lieu. Son acceptation de l'idée de Saraï pour avoir un enfant, qui intervient, il est vrai après dix ans d'influence cananéenne (16.3) et avant qu'il soit devenu Abraham, n'est pas non plus un modèle de foi. Dans sa gestion du conflit entre Sara et Hagar, il n'est ni un chef de famille très performant ni un père particulièrement responsable. Mais outre ces traits de caractère, il porte en lui un passé, une manière de croire, de vivre et de penser, des habitudes familiales et culturelles dont il

n'est pas responsable. Pourtant, c'est un facteur de résistance au changement. Déjà, avec les critères externes précis, éthiques ou religieux, que nous avons aujourd'hui, l'évolution mentale est difficile. À combien plus forte raison, il y a si longtemps, en l'absence de modèles. Comment Abraham pouvait-il percevoir le caractère anormal ou malsain de certaines de ses convictions ou de ses conduites ? Il y a des choses qu'il ne sait pas, ne voit pas, ne discerne pas (Hé 11.1,8). Il lui faudra être bousculé, meurtri, par les révélations de Dieu, pour que soit épurée sa foi, sa pratique religieuse et morale. **P. n° 26 : Le salut, vécu comme croissance, implique la prise de conscience par le croyant, et quel que soit son degré de maturité spirituelle, d'une perpétuelle part d'ombre intérieure à apprivoiser.**

À l'époque, le polythéisme et les sacrifices sanglants étaient la règle, les infanticides fréquents et jugés méritoires, la polygamie monnaie courante⁶. Quand on voit, plus tard, les mentions de sacrifices humains⁷, on doit cesser d'imaginer Abraham pensant et agissant comme s'il était notre contemporain. Dire cela ce n'est pas le dévaloriser. C'est rendre encore plus grande l'exemplarité de sa vocation et de son parcours de confrontation avec tout ce qui, en lui, le freine. Car aucun humain n'est d'emblée un être majeur, accompli. C'est bien après l'âge de cent ans, lors de l'épisode, le plus célèbre et le plus difficile à lire, de la ligature d'Isaac, qu'il va toucher un des sommets d'obéissance et de foi. Poignante occasion de franchir une étape décisive contre ses obscurités, dans la compréhension de Dieu et de lui-même. Il nous faut aborder maintenant cet incontournable récit (Gn 22).

⁶ Par ex., dans les tablettes de Nuzi (Mésopotamie XV^e s. av. J.-C.), la loi prévoit le remplacement de l'épouse stérile par une servante ; et il est courant qu'un roi puisse disposer des femmes de ses sujets.

⁷ Abomination formellement interdite. Lv 18.21 ; 20.2 ; Dt 12.31 ; Jos 6.26 ; Jg 11.31 ; 1R 16.34 ; 2R 16.3 ; 17.17 ; 21.6 ; 23.10 ; Jr 7.31 ; Ez 16.20.

* *
*

Dieu demande donc à Abraham l'impensable. S'ensuit un voyage et trois jours d'angoisse. Mais cette angoisse est affective et généalogique ; elle n'est pas morale. Si elle l'avait été pour lui, il est évident qu'Abraham l'aurait repoussée. Comme nous le ferions, avec horreur, si Dieu nous demandait, aujourd'hui, la même chose. Ce récit nous parle du monde idolâtre mésopotamien et cananéen du XIX^e s. av. J.C. C'est un anachronisme de penser qu'Abraham avait une claire révélation du Dieu de Jésus-Christ. Fils de son temps, le summum de l'obéissance et de la consécration, c'était pour lui d'offrir ce qu'il avait de plus précieux. C'est dans ce contexte qu'il faut aborder ce récit. Autrement, et bien que l'épreuve se termine au dernier moment par la substitution d'un bélier, l'ordre divin serait vraiment trop révoltant. Du moins tel qu'il a été traditionnellement et, à mon avis, imprudemment compris. Comment Dieu pourrait-il réclamer un tel acte, être non seulement en contradiction avec ses propres commandements, mais surtout se montrer si cruel ? L'interprétation de ce passage ne doit être ni précipitée ni convenue. D'abord parce le texte et le sujet sont très difficiles, ensuite pour des raisons éthiques évidentes, et enfin parce que ses leçons théologiques sont d'une très grande portée prophétique.

*

Plusieurs commentateurs nient ce sens donné à l'exigence divine. Certains rabbins ont soutenu que ce n'était pas Dieu mais Satan qui avait soufflé cela à Abraham. D'autres ont pensé qu'Abraham avait attribué à Dieu ses propres pensées ou qu'il avait mal compris l'ordre de Dieu. Le rabbin Salomon ben Isaac (1040-1105) écrivait : « Littéralement, fais-le monter. Dieu ne lui dit pas : Immole-le. Le Saint, Béni

soit-il, ne voulait nullement cela, mais seulement le faire monter sur la montagne pour donner à la personne d'Isaac le caractère d'une offrande à Dieu⁸ ». Marie Balmory traduit *élève-le en élévation*. Le patriarche aurait interprété un appel à consacrer son fils en terme d'holocauste, selon les pratiques de son époque. Ces explications, intéressantes, possibles, posent pourtant de sérieuses objections⁹. Elles montrent la difficulté et la complexité de ce texte.

*

D'autres éléments doivent être pris en compte. Il est explicitement fait référence à une difficulté, épreuve, 1^{ère} apparition de ce mot dans la Bible. Or, comme nous l'avons vu¹⁰, le NT révèle que la difficulté, ou tentation, ne vient pas de Dieu (Jc 1.13), mais du système dans lequel nous vivons ; elle est destructrice et peut mener à la mort. Le Dieu de la Vie ne le veut pas. La volonté

de mort ne vient pas de lui, elle est la conséquence du péché. Si Dieu intervient ce n'est pas en créant une difficulté, au sens négatif,

Dieu mit Abraham à l'épreuve ; il lui dit : Abraham ! ... Prends ton fils, je te prie, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac ; va-t'en au pays de Moriya et là, offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je t'indiquerai. Gn 22

⁸ Cité par M. BALMORY, *Le sacrifice interdit*, Paris, Grasset, 1986, p. 197.

⁹ L'hébreu "ôlâh, élever, monter, grimper, se réfère soit à la montée jusqu'à l'autel (1R 12.33) soit à l'odeur qui monte vers Dieu (Lv 1.9 ; 2Ch 13.11). Chouraqui le traduit « monte-le en montée » sans évacuer l'idée de sacrifice. En effet, on trouve l'expression 289 fois dans l'AT, une fois, au sens propre de montée (Ez 40.6) et une autre fois, en dehors de tout contexte sacrificiel, traduit par *perversité* (Es 61.8). Les 287 autres mentions sont traduites par *holocauste* dans des contextes correspondant massivement à des sacrifices sanglants et consumés, par ex. : Gn 22.13 ; Lv 1.3-6. Ce qui me semble beaucoup affaiblir, hélas !, la thèse de M. Balmory. Le mot holocauste vient du grec *holos* (entier) et *kauston* (brûlé) ; il désigne classiquement un sacrifice sanglant consumé par le feu (Ex 10.25). Ici le mot est *holokarpôsis* (Gn 8.20 ; 22.2,3,8), litt. (offrande) toute de fruits que la Bible d'Alexandrie, traduction en cours de la LXX, rend d'une manière, que je trouve un peu élitiste, par *apanage total*.

¹⁰ Cf. l'ét. n° 11 « Dire et vouloir dire d'un texte ».

mais, au contraire, en s'opposant à cette pulsion de mort par une parade, sa transformation (Jc 1.2,3) en épreuve positive vers la victoire et la vie. **P. n° 27 : Toute théorisation du salut sera attentive à être en harmonie avec l'esprit général de la Révélation, qui enseigne la suprématie de la vie sur la mort. La difficulté et la tentation vont dans le sens de la mort. L'épreuve, qui vient de Dieu, est, sur le terrain même de l'ennemi, un renversement de perspective dans le sens de la vie et un chemin avec Dieu vers la victoire.**

Que personne, lorsqu'il est tenté (mis en difficulté), ne dise : C'est Dieu qui me tente. Car Dieu ... ne tente lui-même personne.
Jc 1.13

* *
*

Dans cette ligne interprétative, le texte difficile de Gn 22 nous dit quelque chose de très important. La convergence, à ce sujet, des avis de théologiens et de psychologues ouvre d'autres voies pour tenter de dépasser son apparente cruauté. Essayons d'exposer ces pistes, fécondes selon moi. La psychanalyse a fait connaître cette part d'ombre qui est en l'homme et dont la pulsion de mort représente l'aspect le plus aigu. C'est un premier point. Mais elle n'est pas la seule à pouvoir éclairer ce drame. La thérapie systémique et la psychologie animale, aussi, sont instructives. Pour en rendre compte, deux pistes très modernes. Premier exemple : dans certains troubles psychologiques, le thérapeute, en vue de guérir le malade et le faire progresser, doit prescrire le symptôme. C'est ce qu'on appelle les thérapies paradoxales que je ne puis développer ici¹¹. Parfois cette solution est la seule possible, compte tenu de la perversion du système de fonctionnement dans lequel se meut le patient. C'est douloureux mais efficace. Il n'est donc pas impensable que Dieu fasse de même et prescrive l'épreuve pour anéantir le cadre de référence pathologique, en l'occurrence le

paganisme interne et externe d'Abraham qui paralyse le plan du salut. Deuxième exemple : nous avons vu¹² que le langage principal des hommes de la Bible était de type analogique. Un cas particulier de ce type de communication est le langage non verbal. Celui-ci n'a pas de particules de liaison comme oui, non, et, ou, si, donc, etc., qui

structurent le langage analytique. Dès lors, comment, par exemple, dire *non*, en langage analogique ? Le seul moyen, c'est de mimer l'acte jusqu'au bout et de s'arrêter au dernier moment¹³. Ne serait-ce pas le cas de Dieu avec Abraham ? Dieu veut lui apprendre quelque chose de difficile : c'est une question de vie ou de mort, pour le peuple qu'Abraham va engendrer, et pour le plan du salut. Le signal doit donc être très fort. Alors Dieu *prescrit* ce qui va dans le sens des idées communément admises et du seul langage compréhensible à l'époque. Mais le dénouement va révéler le sens du projet et faire éclater, avec plus de vigueur encore, sa volonté idéale. « La vérité ultime du récit est que Dieu ne veut pas la mort de l'homme, mais sa vie, que Dieu ne ressemble pas aux divinités cananéennes [...] il s'agit de provoquer la conversion d'Abraham qui semble admettre que Dieu puisse lui demander ce sacrifice-là. Abraham avait besoin de faire l'expérience concrète que Dieu ne voulait pas la mort de son fils¹⁴ ». Dieu se dévoile peu à peu à Abraham et, en cela, il le révèle à lui-même¹⁵. Car Abraham a été sincère,

¹² Cf. l'étude n° 6 « Les deux langages de l'homme ».

¹³ C'est ce que nous apprend le langage animal essentiellement analogique. Le fait a été bien étudié chez des loups. Lorsque deux mâles se battent pour la conquête d'une meute, l'un des deux doit être éliminé. À l'ultime moment, le perdant se couche à terre offrant sa gorge au vainqueur. Celui-ci le saisit à la gorge mais n'achève pas son geste ; façon analogique de faire comprendre : je pourrais te tuer, je ne le veux pas, je ne le ferai pas et donc de dire : non.

¹⁴ B. SESBOUÉ, *Les récits du salut, Jésus-Christ, l'unique médiateur*, t. 2, Paris, Desclée, 1991, p. 60.

¹⁵ Ainsi Jésus semble être cruel avec la femme grecque (Mt 15.21-28) et lui permet de manifester sa grande foi, ce qu'il exprime à haute voix.

¹¹ On en trouve un ex. dans le jugement de Salomon (1R 3.16-28). En annexe, un cas de psychothérapie illustre une guérison par *prescription de la maladie*.

authentique. L'erreur n'est pas la faute. Même si sa foi-croyance¹⁶ était rudimentaire, comment aurait-il pu en être autrement ?, sa foi-confiance fut admirable et achevée. La gangue grossière de ses conceptions païennes doit voler en éclats pour découvrir le cristal précieux de la vérité à laquelle rendait hommage son engagement total. C'est celui-ci que Dieu retient. **P. n° 28 : Dieu regarde au cœur, à l'intention, à l'engagement. Il comprend les croyances et les voies erronées, mais il appelle à s'en dégager pour marcher vers plus de vérité.** Par là, Dieu permet à Abraham de vivre une phase plus aboutie de consécration. Nous avons vu une première étape, son départ à la suite de l'appel. La seconde étape correspond plus à ce que, dans le vocabulaire chrétien, nous appelons la sanctification¹⁷. Si Dieu ne tient pas compte de la sombre erreur d'Abraham, il ne veut ni ne peut l'y laisser. Il l'appelle à la dépasser pour accéder à plus de vérité, cette puissance de Dieu pour la sanctification de ses enfants (Jn 17.17). **P. n° 29 : Le salut est sanctification, éducation de soi, cheminement de vérité, dépassement toujours partiel mais permanent des erreurs, des lacunes et des dysfonctionnements humains.**

Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort. 1Co 15.26

*

Dégageons encore quelques-uns des enseignements moraux et spirituels de ce récit. La première leçon pour Abraham et ses descendants, c'est le refus divin catégorique de l'infanticide et des sacrifices humains et donc leur interdiction absolue. La seconde leçon touche de près le plan du salut. Momentanément, Dieu va ordonner le système sacrificiel animal, comme un moindre mal, par une nécessaire pédagogie pour la piété de l'époque : le sanctuaire

¹⁶ Hé 11.1-17 montre la maturation de la croyance en confiance : l'événement vécu dans la fidélité est générateur de savoir. Cf. le passionnant ouvrage de A. LÉONAS, *L'aube des traducteurs*, Paris, Cerf, 2007, spécialement sur ce sujet les pages 203 à -205.

¹⁷ Lv 19.2, cf. Jn 17.17 ; Hé 12.14.

est si important comme étape de révélation du salut qu'il nous faudra le reprendre. La troisième leçon, déjà esquissée, et qu'il faudra fonder et confirmer ultérieurement, concerne le rapport de Dieu à la mort. Au point où nous en sommes, on peut dire que la mort est le résultat du mal et s'est implantée dans l'humanité et le cœur de l'homme. Dieu y est donc confronté, de fait. Il l'assumera, l'intégrant à son plan du salut, et à grands frais. De ce point de vue, le sacrifice d'Isaac est prophétique et christologique : Abraham retrouvant son fils est une *parabole* (Hé 11.

19 dans l'original) préfigurant la résurrection du Christ. Il n'est évidemment pas possible de développer maintenant ce sujet central et essentiel mais difficile¹⁸. En attendant, résumons ce point : **P. n° 30 : La mort est un ennemi et elle sera vaincue, c'est l'objet du salut, parce qu'elle n'est pas de Dieu et n'est pas l'expression de sa volonté idéale, de sa volonté de droit.**

P. n° 31 : La volonté idéale de Dieu, c'est la vie et l'amour, plus fort que la mort.

* *

*

L'itinérance d'Abraham est exemplaire. Elle n'est ni parfaite ni imitable ; les contextes sont trop différents. Mais elle peut être une source d'inspiration par la manière dont il a vécu ce qu'il croyait et qu'il a traduit en actes. Est valable, pour tous, l'invitation de Jésus à être les enfants d'Abraham, à marcher dans le même esprit, en faisant ses œuvres (Jn 8.39).

Philippe AUGENDRE
Manosque, le 2 juin 2007

¹⁸ Par ex., quel est, dans la ligature d'Isaac, le type de Dieu : Abraham, Dieu ou les deux ? et qui préfigure le Christ, Isaac ou le bélier ? On le voit, ce récit, surdéterminé, est délicat à interpréter. Par ailleurs, il n'est pas présenté comme un sacrifice pour le péché, ce que bien des commentateurs oublient lorsqu'ils l'appliquent à celui du Christ, mais comme une offrande de consécration. Autant de questions qui incitent à une grande prudence théologique. Il nous faudra reprendre ce récit à la lumière du NT.

Annexe

Un cas de prescription paradoxale dans un thérapie familiale

ou

comment le fait d'abonder douloureusement, jusqu'à l'extrême, dans le sens de la maladie, peut créer un sursaut psychologique propre à la guérison

Voici un cas dont je* me souviens parfaitement : la famille T., qui avait une fille anorexique. La famille n'avait aucune motivation, pour rien. La fillette, qui était enfant unique, avait 13 ans. Nous avons fait le contrôle a posteriori six ans après, elle a aujourd'hui 19 ans. A l'époque où la famille s'était présentée, père, mère et fille, cette dernière était anorexique depuis quatre années, autrement dit depuis l'âge de 9 ans. A l'époque, elle était minuscule, comme une naine. J'ai mené alors la séance. La famille était très malheureuse pour cette fille tellement petite, cette naine. Avec mes collègues, après la séance, j'en suis arrivée à la conclusion que la résistance de cette famille était tellement forte qu'elle me contraignait à faire une intervention extraordinaire et très cruelle pour briser la résistance. Je revins donc près de la famille et lui déclarai de façon très cryptique qu'il existait, c'est vrai, une indication de thérapie familiale mais que je m'étais décidée à ne pas l'entreprendre, car c'était bien mieux que la fille demeure anorexique, parce que - dans le cas où elle aurait guéri et remangé - il aurait fallu reconnaître qu'elle était une naine, étant donné que la croissance osseuse était désormais terminée. J'ajoutai qu'il était impossible qu'après quatre années d'anorexie le squelette reprenne sa croissance et qu'elle resterait donc naine pour toujours. Pour cette raison, je fis allusion au fait qu'il aurait mieux valu qu'elle meure de son anorexie plutôt que de guérir pour demeurer une malheureuse pauvre naine. La famille eut une réaction presque sauvage et j'étais très chagrinée. Je leur demandai alors de me rappeler dans six mois parce que sur le moment je n'avais pas le courage d'entreprendre la thérapie, c'était trop dur de regarder cette petite naine et de penser qu'avec la thérapie cette fille resterait toute sa vie une naine. Mais après six mois, ils ne rappelèrent pas et ne revinrent plus.

Entre-temps, six ans se sont écoulés ; il y a deux semaines, Giuliana Prata a fait des recherches de contrôle et le cas de la famille T., lui est tombé sous les yeux avec toutes les données la concernant : une seule séance, etc. Sur ce, elle a téléphoné à la famille : c'est le père qu'elle eut au bout du fil et il était furieux comme si la séance avait eu lieu la veille. Il demanda « C'est vous la docteur Prata de l'institut de psychothérapie de Milan ? Dites à cette espèce de professeur Selvini, cette imbécile de professeur, dites-lui qu'elle n'est qu'une naine, parce qu'elle est vraiment "rabougrie". Ma fille a grandi de 20 centimètres en un an et a augmenté de 20 kilos. »

Extrait de : Matteo SELVINI, *Mara Selvini, Histoire d'une recherche*, Paris, ESF, 1987, p. 123,124.

* c'est Mara Selvini, une thérapeute familiale italienne de grande compétence, qui parle.